

L'ancien et le nouveau Réflexion sur la foi chrétienne en Russie *

par Serge BOULGAKOV

L'histoire de la Russie est une tragédie, et une tragédie au sens grec du terme. Le sujet de cette tragédie, ce sont les suites et l'expiation d'un crime tragique, commis par un autre que le héros, avant la naissance de celui-ci. Ainsi Œdipe, pour obéir aux destins, tua son père et épousa sa mère, sans l'avoir voulu, par impuissance à résister à sa destinée. Maintenant que la tragédie s'est produite, la destinée tragique s'explique mieux, et à aucun moment elle ne m'est apparue avec autant de clarté que pendant ces dernières années, étouffantes, mais aussi purifiantes, de la vie en Russie.

Oui, la destinée de la Russie apparaît maintenant comme une tragédie européenne, comme l'expiation du péché originel de l'Europe chrétienne contre la Loi chrétienne. Avant la naissance de la Russie, le prologue au ciel de cette tragédie avait été joué et l'événement fatal de l'histoire de l'Église avait eu lieu. Cet événement, qui avait été préparé par la séculaire opposition de l'Est et de l'Ouest, de Byzance et de Rome, et par l'aversion de l'une pour l'autre, c'est le grand schisme de l'Église ou, comme on le nomme, la séparation des Églises, qui divisa la chrétienté tout entière en deux parties inégales. Le schisme de l'Église, le plus grand des péchés commis contre l'Église du Christ, quel qu'en soit le responsable, est aussi le début d'un schisme culturel, d'une séparation, d'une rupture, dans le monde chrétien, autant dire européen. Et la victime de ce schisme est la Russie, qui n'a eu aucune responsabilité dans la faute. Voilà justement où se trouvent les racines spirituelles de ce qui se passe maintenant en Russie.

L'esprit religieux comprend facilement cette idée que l'histoire de l'Église du Christ se réalise à travers les destinées historiques des nations. L'histoire de l'Église est, pour ainsi dire, l'ontologie de l'histoire qui nous livre le thème et l'explication des diverses époques de

* Reproduction abrégée d'un article publié sous le titre « The Old and the New : a Study in Russian Religion », paru dans *The Slavonic Review*, mars 1924. Traduction française par Louis Godbert, autorisée par l'auteur, reprise dans *Cahiers de la Nouvelle journée* n° 8, Paris 1927, pp. 35-65.

l'histoire. Cette explication, les contemporains des événements ne peuvent que difficilement l'apercevoir ; elle devient assez évidente *post factum*. L'Apocalypse de Jean n'est pas autre chose que la révélation du lien mystérieux qui relie la vie des nations et les destinées de l'Église ; aujourd'hui la destinée de la Russie est devenue une apocalypse qui fait apercevoir ce lien.

Le paradoxe de la foi russe

La Russie a reçu et conservé la foi orthodoxe comme un suprême trésor, qui, au même degré que l'âme, est plus précieux que le monde entier. Les efforts répétés, innombrables, tentés notamment par l'Église romaine militante, pour l'arracher à la foi orthodoxe, ont toujours été repoussés, dans cette conviction que la foi orthodoxe est la foi chrétienne *pure et non mutilée* ; cette conviction, aujourd'hui encore, constitue l'âme tout entière de l'Église russe. Ces derniers mille ans ont rattaché si étroitement l'âme de la Russie à l'Église orthodoxe que ces deux entités (ainsi du moins qu'il semblait encore récemment) n'en sont plus qu'une seule. Et le peuple russe connaît si fermement, sans l'aide d'aucun raisonnement, la plénitude, la sainteté et la vérité de sa Foi, son esprit en est si profondément pénétré, qu'il ne peut même imaginer qu'il puisse être question de douter, d'interroger ou de réformer. L'âme russe n'a-t-elle pas appris à connaître le Christ vivant dans l'Église ? N'a-t-elle pas été nourrie par la grâce des sacrements administrés dans cette Église ? N'a-t-elle pas donné naissance à des saints qui resplendent en elle comme les étoiles dans le ciel ? Les églises russes ne sont-elles pas décorées d'images miraculeuses qui figurent, dans leur grâce rendue accessible au peuple, la Mère de Dieu et les saints ? Avec l'Église, le peuple prie ; « Confirme, ô Seigneur, la Sainte Église orthodoxe pour la fin des siècles ». En un mot la Russie a reçu et gardé la foi orthodoxe comme un trésor d'une valeur absolue, qui n'est ni à estimer ni à accroître, comme un don gracieux de la divinité, comme une grâce spéciale accordée par Dieu au peuple russe et pour laquelle le Seigneur ne saurait être assez remercié.

Cette conviction, on peut la partager ou non, mais il convient, à tous points de vue, d'en tenir compte, puisqu'elle existe. L'Église orthodoxe est pour le peuple russe une patrie de l'esprit, plus haute et plus précieuse que la patrie de chair ; et nous devons la garder alors même que la patrie de chair nous aurait été enlevée (c'est le cas aujourd'hui des fils de l'exil) ou même infectée par de perverses influences. Abjurer la foi orthodoxe, ce serait poser cette question : le peuple a-t-il reçu le Christ dans son Église ? A cette question il ne peut y avoir qu'une seule réponse, venant du plus profond de l'âme du peuple : oui, certainement, il l'a reçu ; et que celui-là soit anathème qui abjure et méconnaît la sainteté russe, la sainteté de saint Serge et de saint Séraphin, de saint Nihon et de saint Metrophane et de tous les saints qu'a vus paraître la Russie. Celui qui abjure son Église, témoignant ainsi que dans cette Église il n'a pas connu le Christ, *s'anathématise*

lui-même ; c'est un aveugle et un sourd ; son âme, il le montre, est morte ; quel besoin avons-nous des morts ? Voilà ce que doit répondre la conscience de la Russie à ceux qui l'invitent à quitter l'Église orthodoxe ; et c'est ce qu'elle dit déjà à ceux qui s'éloignent de cette Église, qu'ils soient poussés par une conviction sincère ou par une recherche de satisfactions matérielles.

Si la Russie avait poursuivi, au milieu de circonstances favorables, son développement cultuel en utilisant ce qu'elle avait reçu de Byzance et de la Grèce, elle aurait pu combler ses lacunes et rejoindre des nations plus anciennes qu'elle dans l'histoire. Les circonstances n'étaient pas telles, elles devinrent même tout à fait défavorables, au point d'être fatales pour le développement de la Russie. Je pense à cette conséquence du schisme de l'Église : *la Russie isolée et séparée des nations de l'Occident chrétien*. Une chrétienté unie fit place à deux chrétientés, celle de l'Est et celle de l'Ouest. L'Église unie du Christ prit deux noms : grecque orthodoxe et catholique romaine (deux d'abord, puis plus tard une multitude). Au début les différences de nationalité et de civilisation, les antipathies, traçaient la ligne de séparation entre les deux Églises ; plus tard ce furent les différences de dogme et de rite.

Cette évolution se fit progressivement *avant* la naissance historique de la Russie, c'est-à-dire avant son baptême, au cours du premier millénaire de notre ère et s'acheva au début du deuxième millénaire, alors que la Russie se trouvait encore dans un état de minorité ecclésiastique et incapable de trouver sa voie dans le dédale des questions de dogme, difficiles et complexes. La Russie était condamnée, sans choix possible, à accepter comme un fait acquis, la séparation des Églises, qu'elle ne connut pas d'ailleurs à son heure. Instruite par les Grecs, ennemis fanatiques de l'Occident historique, elle adopta vite la manière de voir de ses maîtres ; et ce fait eut sur son avenir une influence décisive. Les nations de l'Occident constituaient une seule famille, visant à une *entreprise commune*, la civilisation occidentale ; elles étaient un même levain travaillant dans la pâte du christianisme. Le peuple russe restait *seul*, car Byzance, bien avant sa chute, avait cessé de lui prêter son aide et sa collaboration, et après sa chute avait disparu en tant qu'agent de civilisation chrétienne. Cet isolement, d'abord involontaire et subi, devint voulu et actif. La Russie prit à Byzance son isolement hautain et s'y enferma plus étroitement après la chute de celle-ci. C'est alors que Moscou se nomma elle-même la « troisième Rome », l'unique empire orthodoxe du monde. L'Église orthodoxe de Byzance était en effet devenue suspecte après l'union florentine (1439) et l'invasion turque.

L'attitude de la Russie à l'égard des hérétiques et des incroyants ne pouvait être qu'implacable. C'est ainsi que la Russie fut, au cours de sa vie historique, abandonnée à ses seules ressources. Celles-ci, il est vrai, étaient grandes, et les possibilités religieuses inhérentes au peuple russe infinies. Pourtant la Russie *n'était pas destinée* à résoudre par ses propres moyens tous les problèmes de sa vie historique. Dans son existence se développait une contradiction entre le besoin qu'elle avait

d'être éclairée pour tout ce qui se rattachait à l'organisation de sa vie nationale et publique, et les prescriptions, strictement comprises, de sa foi.

L'effet de l'isolement de Moscou fut vraiment de mettre la Russie sous verre. Alors que l'Europe accroissait chaque jour sa vigueur, à travers les hauteurs du Moyen-Age, de l'art gothique, de la philosophie scolastique, de Dante et de saint Thomas d'Aquin, de la Réforme, époque de pensée théologique intense, l'esprit de la Russie restait en somme sur le terrain plat du ritualisme : nous en avons le témoignage dans le schisme russe (Raskol). La Russie ne pouvait prendre part aux grandes discussions religieuses, non seulement parce qu'elle n'était pas partie prenante dans ces discussions, mais surtout parce qu'elle manquait de préparation. Et c'est justement à ce moment là que l'amour-propre de la « troisième Rome » s'accusa. Ivan le Terrible se regardait comme le seul souverain orthodoxe dans le monde entier : il l'était bien en effet, mais à la manière de Nabuchodonosor.

Tel est le paradoxe de la Russie. Car de ce fait capital — l'isolement inévitable et en même temps impossible — sont sortis tous les principaux événements de l'histoire de Russie, toutes les crises qui concrétisèrent cette contradiction.

Le monde entier peut voir aujourd'hui quelle force spirituelle possédait l'humble Église orthodoxe. Pour la Russie, c'est vraiment un miracle inespéré de la grâce divine. Que les Églises chrétiennes ou autres de tous les pays et de toutes les nations nous disent si elles sont assurées de trouver en elles-mêmes la vigueur de foi, et l'acceptation du martyre, dont a témoigné l'Église orthodoxe dans ces jours de tristesse. Le dernier mot, bien sûr, dans la lutte entre l'Internationale et l'Église n'est pas dit, la persécution est en plein essor et, bien entendu, elle ne cessera ni ne faiblira ; à moins qu'il n'y soit mis un terme par la miséricorde de Dieu. Quoi qu'il arrive, on peut déjà faire le compte des modifications profondes survenues et des conquêtes spirituelles faites par l'Église pendant ces dernières années.

*
**

Depuis 1917, la question du rapport de l'Église et de l'État est posée en Russie

S'il est vrai que les événements de l'histoire ont, comme signification profonde, celle qu'ils ont pour la vie de l'Église, on peut dire que l'année 1917 s'est trouvée être *un tournant dans l'histoire du monde, par cette raison qu'elle l'a été dans celle de l'Église orthodoxe*. Et on ne peut porter un jugement sur cette époque que par comparaison avec les autres tournants importants rencontrés au cours de l'histoire de l'Église. La chute de l'autocratie russe, en tant que monarchie orthodoxe, a une importance infiniment plus grande du point de vue ecclésiastique que du point de vue politique. On peut même affirmer que tout le soulèvement

politique et social consécutif à la Révolution *n'est qu'un épisode dans l'histoire séculaire de la Russie*, pareil aux autres crises qui l'ont précédé. Tout au contraire les conséquences ecclésiastiques de la Révolution ont une portée dont on ne trouve pas l'équivalent dans le cadre de l'histoire de la Russie, et qui nous reporte *en arrière à l'époque du grand Constantin*.

Le christianisme primitif, en tant que période de l'histoire de l'Église, prit fin naturellement lorsqu'il se heurta à la réalité : l'histoire continuait, il fallait donc absolument prendre une responsabilité vis-à-vis d'elle. Le symbole de ce changement est l'apparition de la croix sur le drapeau de l'empire, après que Constantin, vénéré par l'Église comme l'égal des Apôtres, eut aperçu dans le ciel le signe de cette croix et eut christianisé l'État. Cette fusion de l'État dans l'Église et de l'Église dans l'État devint pour l'Église une charge constante et une attache, que lui ont reprochées sans cesse les esprits légers et les incroyants, mais en même temps l'occasion de collaborer dans l'histoire à l'éducation de l'humanité. L'union de l'Église et de l'État, dont les formes ont été si différentes en Orient et en Occident et suivant les époques de l'histoire, a été une bonne fortune pour la chrétienté : en tout cas, la Russie ainsi que l'Europe occidentale lui doivent leur existence historique. A l'ombre de cette union l'Église se fortifia, devint capable de remplir ses tâches essentielles, d'établir une doctrine dans les conciles, œcuméniques et provinciaux, de développer la liturgie, le droit canon, de parfaire l'organisation de l'Église. Cette œuvre naturellement coûta beaucoup de sacrifices ; puis les inconvénients de l'alliance finirent par dépasser les avantages, et elle fut rompue.

La première catastrophe, pour l'Orient orthodoxe, fut la chute de Constantinople — la deuxième Rome — en 1453 ; elle fut suivie, cinq siècles plus tard, par la chute de la troisième Rome, la monarchie orthodoxe de Russie. L'ère constantinienne, ouverte en 325, ne fut vraiment close qu'en 1917, par l'abdication de Nicolas II. Le monarque orthodoxe, dans l'Église orientale, avait le pouvoir souverain en tant que chef de la communauté chrétienne. Les papes de Rome reconnurent ce pouvoir du IV^e au VII^e siècle. Sans avoir la *potestas ordinis*, l'empereur avait, dans une certaine mesure au moins, la *potestas jurisdictionis*. Il n'y avait pas en cela abus, *césaropapisme* (bien qu'en fait un tel abus fût possible), mais cet état de choses répondait à la conscience qu'avait l'Église orientale de son existence en tant qu'Église distincte, par opposition à l'Église occidentale où les pontifes de Rome aspiraient à concentrer dans leurs mains la plénitude de la juridiction (qu'ils partageaient cependant, *de facto*, avec les empereurs), en même temps que le pouvoir temporel.

L'autorité de l'empereur sur l'Église était en Orient le symbole de l'unité de l'Église, en sorte que la disparition du pouvoir impérial fut dans une certaine mesure une décapitation de l'Église, appelée désormais à rechercher et à retrouver, comme aux temps préconstantiniens, dans les profondeurs de son corps tout entier, l'unité qui s'y trouve déjà. La transformation fut brusque et catastrophique. Jamais encore

l'Église n'avait été si complètement abandonnée. En un soir toutes les conditions de sa vie avaient changé ; sa situation était celle d'un enfant qui quitte le sein de sa mère et respire pour la première fois le grand air : le rythme de vie n'est plus le même. Tel fut l'effet de cette secousse, qui peut être comparée à une seconde naissance de l'Église (ses ennemis diraient à une mort) et dont la Révolution marque la date. Mais ce n'était pas assez : l'Église fut aussitôt la victime de la persécution la plus constante, la plus inlassable ; elle fut couverte toute entière par le sang des martyrs.

Le souvenir de l'unité première de l'Église est toujours vivant dans l'Église orthodoxe, qui ne peut que désirer cette unité et, avec le Christ notre Sauveur, prier pour elle. Mais toutes les tentatives pour parvenir à l'unité faites sur la base des moyens politiques ou matériels ne peuvent que reculer l'heure bienheureuse d'une sincère réconciliation générale. On peut dire que l'Église romaine, qui est demeurée intacte dans son immobilité pendant tout le cours de l'histoire, est moins préparée que l'Église orthodoxe à aborder utilement la question. On aurait pu escompter que dans les milieux d'émigrés, les cas de glissement vers l'Église romaine pour des motifs divers — politiques, religieux, esthétiques ou autres — eussent été plus nombreux, en raison des dures conditions de l'exil. Mais, par un mouvement de balancier, il s'est répandu dans ces milieux de l'exil une sorte de xénophobie qui, au point de vue culturel et spirituel, est un état d'esprit réactionnaire, un retour à l'exclusivisme moscovite, dont l'heure est passée pour toujours.

La monarchie russe est tombée, et l'autocratie, en tant que forme politique, a disparu du monde, au moins pour notre temps. Nous n'avons pas à la regretter, pour autant qu'elle avait cessé de donner satisfaction aux exigences de la vie. A tous points de vue nous devons, dans ces questions, nous rappeler les paroles du Sauveur : « Qui m'a envoyé pour vous départager ? ». Cependant pour l'Église, la monarchie n'était pas une forme politique, elle était une certaine expression de la théocratie, un pouvoir sacré émanant de l'Église elle-même. Cet idéal de théocratie, qui signifie la sanctification et la transfiguration de l'ensemble de la vie, l'Église ne peut l'abandonner sans cesser d'être ce qu'elle est. Les hommes de l'« Église vivante » peuvent hurler leurs insultes et leurs anathèmes contre la monarchie, forme politique de l'absolutisme, ils sont simplement dans leur rôle de *laudatores temporis acti*. Sans doute ne saisissent-ils même pas l'importance pratique des problèmes de la théocratie, considérés en dehors de toute question de forme politique. L'Église de Russie a depuis longtemps pris une attitude non politique. Il y a déjà longtemps que le patriarche repoussait et condamnait la « contre-révolution » comme contraire aux conceptions de l'Église en matière politique. Faisons abstraction de l'expression quelque peu étrange donnée à ces idées (expression imposée par les conditions d'existence sous le régime des Soviets) : les idées en elles-mêmes témoignent que l'Église s'est arrêtée fermement à la décision de ne plus s'associer à tel ou tel parti politique, mais de prendre une position spirituelle au-dessus de tous les partis.

Dans les milieux d'émigrés la situation a évolué tout autrement. Une partie des autorités ecclésiastiques, sous l'influence de certains groupements politiques, est restée fidèle à la routine prérévolutionnaire et a réussi à mettre sur l'Église l'empreinte de ses vues *politiques*. Par exemple les résolutions prises par le concile orthodoxe à Karlovtsi, en 1922, ont eu une conséquence fâcheuse et même fatale pour la situation de l'Église en Russie, parce qu'elles fournirent aux Soviétiques un prétexte de persécution. Cependant, bien que l'Église doive être non politique — dans ce sens qu'elle ne doit être d'aucun parti, qu'elle doit se tenir au-dessus des partis — *elle ne peut renoncer à l'idéal de la théocratie*. Elle doit le conserver plus que jamais et donner aux principes de la théocratie appliqués à l'histoire, en leur enlevant tout lien avec l'absolutisme et en les réconciliant avec la doctrine du gouvernement par le peuple, une forme nouvelle. Car l'idéal de la théocratie est essentiellement un idéal religieux et non un idéal politique. Bien entendu ce n'est pas aujourd'hui, dans ces moments d'épuisement, que nous pouvons espérer réaliser cet idéal, mais c'est aujourd'hui, sous l'action des terribles événements, que nous devons trouver une façon nouvelle de le concevoir. *Le problème de la théocratie en général, et de la théocratie russe en particulier, demeure l'axe, le pivot des mouvements de la pensée religieuse russe.*

Signification de 1917 pour la foi russe

Chacun sait que l'Église et la nation russes traversent une période difficile et dangereuse : car une crise aussi grave et aussi totale que celle que nous traversons est une menace pour la vie elle-même. Pendant longtemps nous avons lentement dépéri ; nous voici maintenant face à face avec la ruine extrême. Beaucoup parmi nous, qui se sont trouvés en pleine crise et ont été brûlés par sa flamme purifiante, savent bien qu'elle n'a pas encore atteint son plus haut point et que nous ne sommes pas même encore sur le chemin de notre convalescence. Il est donc naturel que ceux dont l'esprit observe tous les indices sinistres de décomposition et de barbarisation se laissent aller au découragement, voire au désespoir. Rarement nation s'est trouvée dans une impasse aussi sombre que la Russie d'aujourd'hui. Cependant ce serait courir à la ruine que d'accueillir des pensées aussi pusillanimes : pour l'âme russe un état de désespérance serait bien plus dangereux que n'est le bolchevisme lui-même. En présence des événements il nous faut, avant tout si nous voulons garder notre équilibre, comprendre ce qui nous est arrivé, et dans un certain sens *l'accepter*. Certes il n'est pas question de se soumettre aux faits comme tels : le respect slave du fait, que l'on rencontre dans la pensée politique russe d'à présent, serait un abandon indigne aux forces aveugles, un suicide. Mais nous devons étudier la signification, mesurer la valeur des faits dont il s'agit, et en un sens admettre leur nécessité historique. L'état d'esprit habituel « contre-révolutionnaire » consiste justement à refuser toute signification

positive à la Révolution, à ne pas accepter l'irrévocable jugement de l'histoire. Ainsi, en 1861, les partisans du servage n'admettaient pas ce fait que le servage n'existait plus et qu'une vie nouvelle avait commencé. Dans certains milieux on trouve un point de vue semblable à l'égard de la Révolution. La Révolution a été *faite*, disent-ils, elle n'est pas venue d'elle-même. Malheureusement nombreux sont parmi nous ceux qui ont *fait* la Révolution ; et c'est à cette action de l'« intelligentsia » russe que sont dues certainement pour une grande part la singulière puissance de destruction de la Révolution et la haine de l'esprit qu'elle a fait naître. Mais en même temps il faut reconnaître qu'il suffisait, pour produire la Révolution, des germes révolutionnaires intérieurs à notre organisme, sans l'aide d'aucune contagion : vraiment on ne peut comprendre la Révolution, si on ignore qu'elle existait *déjà à l'état latent*. Une maladie sérieuse, dont on ne peut arrêter le cours, a ses crises dangereuses et épuisantes qui conduisent, si tout se passe bien, à la guérison. Aussi nous devons regarder devant nous, et non en arrière, et ne pas nous troubler dans notre cœur.

Pouchkine nous a laissé son message au sujet de ces épreuves d'où la Russie est sortie plus puissante que jamais : « un lourd marteau fait éclater le verre, mais trempe l'acier ». Quelque amour et quelque respect que nous ayons pour notre passé, *nous n'avons pas le droit de désirer en faire notre avenir*. La joie et la force de la vie, c'est l'activité humaine qui crée ; or celle-ci crée du nouveau, non pas avec du néant, mais avec de l'ancien. La fusion de l'ancien et du nouveau, dont parle l'Évangile, est une loi du développement humain. Ceux qui vivent à notre époque de catastrophes terribles, qui assistent à la destruction de tout ce qui est ancien, doivent trouver en eux-mêmes la force de saluer avec joie toutes les occasions de créer lorsqu'elles se présentent.

Voilà ce que nous devons avoir présent à l'esprit, lorsque nous réfléchissons sur la catastrophe de notre Église. Elle est terrible comme le sont toutes les catastrophes suprêmes de l'histoire : la chute de Rome sous les coups des barbares, la chute de Constantinople ou les persécutions de la première ère chrétienne. Elle offre cependant des possibilités inouïes. Si celles-ci se réalisent, nous serons forcés de reconnaître qu'elle fut une tempête bienfaisante et qui nous a sauvés. La persécution a fait acquérir à l'Église à haut prix sans doute, la *liberté intérieure*, et l'a baptisée dans l'amour et dans le sang.

Aux yeux de Dieu, les élus ne sont pas les heureux, mais les persécutés. Crucifiée, l'Église russe est pour cette seule raison exaltée aux yeux du monde entier. Si nous surmontons ces épreuves avec l'aide de Dieu, elle « retrouvera, comme l'aigle, une nouvelle jeunesse ». Je me rappelle en quels termes le saint patriarche Tikhon, au printemps de 1918, à l'ouverture de l'assemblée de l'Administration suprême de l'Église, nouvellement élue, déclarait que l'Église russe entrait dans une période de joie : la persécution avait déjà commencé et la vie même du patriarche était menacée. Acceptons avec obéissance ses sages et lumineuses paroles, nous souvenant de l'ordre donné par l'Apôtre : « Soyez toujours joyeux ; en toutes choses rendez grâces » (1 Th 5, 16-18).